

## **Penser l'Europe avec Jan Patočka**

par Bernard Dupuy

C'est sous l'impulsion de la pensée de Husserl que Jan Patočka avait commencé vers 1934 de s'interroger sur la crise du monde présent et, plus particulièrement, de l'Europe. Comme nous le signalions au lendemain de la publication de la Charte 77 et de sa mort<sup>1</sup>, Husserl, invité à Prague par Jan Patočka, avait donné le 7 mai 1935 une conférence qui révélait le cœur de ses préoccupations du moment. Il mettait en relief la responsabilité du philosophe appelé à se hausser en témoin de l'esprit.

Nous citerons de nouveau ces paroles mémorables aux accents prophétiques :

« La crise d'existence de l'Europe, dont on discute tant aujourd'hui et qu'attestent d'innombrables symptômes de péril mortel, n'est pas un destin ténébreux, une fatalité impénétrable ; on peut la comprendre et la pénétrer du regard si l'on place à l'arrière-plan la téléologie de l'histoire européenne, que la philosophie permet de découvrir. Mais l'intelligence de cette histoire présuppose que l'on ait auparavant atteint le phénomène Europe et qu'on ait été au cœur de son essence. Pour pouvoir saisir le caractère inessentiel de la crise présente, il faudrait dégager le concept d'Europe et y faire apparaître la téléologie historique qui ordonne les buts infinis de la raison ; il faudrait montrer comment le monde européen est né d'idées de la raison, à savoir de l'esprit de la philosophie. La « crise » pourrait alors s'éclairer si l'on y discernait l'échec apparent du rationalisme. Si une culture rationnelle n'a pas abouti, la raison — comme on l'a montré — n'en réside pas dans l'essence du rationalisme lui-même, mais seulement dans son aliénation, dans le fait qu'il s'est enlisé dans le naturalisme et l'objectivisme.

La crise d'existence de l'Europe n'a que deux issues : ou bien l'Europe disparaîtra en se rendant toujours plus étrangère à sa propre signification rationnelle, qui est son sens vital, et sombrera dans la haine de l'esprit et dans la barbarie ; ou bien l'Europe renaîtra de l'esprit de la philosophie, grâce à un héroïsme de la raison qui surmontera définitivement le naturalisme. Le plus grand péril qui menace l'Europe, c'est la lassitude. Combattons ce péril des périls en « bons Européens », animés de ce courage que même

1. Cf. Bernard Dupuy, « Jan Patočka. Vie et mort d'un philosophe » dans *Istina XXII (1977)*, pp. 137-143.

un combat infini n'effraie pas. Alors, de la flamme destructrice de l'incrédulité, du feu où se consume tout espoir en la mission humaine de l'Occident, des cendres de la lassitude, ressuscitera le Phénix d'une nouvelle intériorité vivante, d'une nouvelle spiritualité ; ce sera pour les hommes le gage secret d'un grand et durable avenir : car seul l'esprit est immortel<sup>2</sup>».

Jan Patočka n'a cessé de méditer ce message de Husserl, dont il avait souligné la portée dans un discours prononcé en 1938 à la mémoire du maître. Sa première méditation sur l'Europe « La culture tchèque en Europe » date de 1939, au moment de Munich<sup>3</sup> et, depuis lors, il n'a cessé, dans ses conférences à l'étranger ou dans ses séminaires d'été à Prague, de revenir sur le sujet. Prenant appui sur la démarche première de Husserl, Patočka n'est pas demeuré dans une pure position de phénoménologue. Il a entrepris de repenser la critique husserlienne de la science en reprenant son analyse du fondement de la rationalité européenne. Tout d'abord, Patočka était persuadé comme Husserl que la *ratio* n'est pas un donné abstrait, un absolu et qu'il y a lieu de s'interroger sur les sources originaires de la *ratio* européenne, qui a été érigée à la fois en principe critique et en instrument de la technique. Mais surtout il pensait qu'il fallait assigner à cette *ratio* la figure qu'elle devrait prendre dans le cadre plus ample de la vie. C'était d'ailleurs la conclusion même de Husserl dans la *Krisis*. Le monde moderne, pour lui, avait fini par s'enliser dans la science et dans la technique, au point de perdre son âme. Il fallait donc commencer par critiquer l'usage scientifique du monde qui se déploie au détriment du « monde naturel ». « Nous ne devons jamais perdre de vue, écrivait Husserl, que la philosophie des modernes, dans ses sciences objectives, est guidé par un concept constructif d'un monde vrai en soi, un monde de substitution — du moins en ce qui concerne la nature — dans une forme mathématique. Son concept d'une science apriorique, et finalement d'une mathématique universelle (logique, logistique) ne peut par conséquent pas posséder la dignité d'une évidence effective, c'est-à-dire d'une vue d'essence puisée à une autodotation directe (à une intuition expérimentale) — dignité qu'elle aimerait bien pourtant revendiquer pour elle-même »<sup>4</sup>.

Procédant à une analyse rigoureuse du monde tel qu'il va dans son opposition au « monde naturel », Patočka a discerné la perte du sol originnaire où s'accomplit le mouvement de l'existence humaine. La crise est d'autant plus profonde et discernable que cette perte se présente quotidiennement sous des apparences positives, fournissant des prestations et des progrès qui conduisent à l'amélioration de la vie. La science continue d'avancer et le progrès paraît sans fin, marchant de façon si efficace et si rapide que l'on ne s'interroge plus sur le pourquoi de ce progrès. « La fuite auprès des choses et des structures, écrit Jan Patočka, est un témoi-

2. Ed. Husserl, *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*, Paris, éd. Aubier 1977, pp. 104-105.

3. Elle vient d'être traduite en français par Erika Abrams dans *L'idée de l'Europe en Bohême*, Grenoble, éd. Jérôme Millon 1991, pp. 133-173.

4. E. Husserl, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*, La Haye, éditions M. Nijhoff (Husserliana, vol. IV), 1954, p. 177.

gnage négatif de la présence du mystère, qu'on veut esquiver. Or c'est précisément cette esquive qui caractérise l'esprit européen, parti il y a trois cents ans à la conquête de l'hégémonie du monde, cet esprit qui veut comprendre et dominer les choses à partir des choses, en l'absence du monde. A cet égard, il se distingue principalement de toutes les autres civilisations de l'humanité. Il est donc possible de cerner la spécificité de l'Europe, mais impossible, sur la base de cette spécificité, de prouver sa suprématie »<sup>5</sup>. Aussi Patočka estime-t-il que Husserl doit être critiqué. Il a inauguré le nécessaire retour sur soi touchant la *ratio* européenne. Mais, tout en voulant proposer dans la *Krisis*, une solution globale du problème, il s'est arrêté en route. Sa *Lebenswelt* demeure encore une abstraction parce qu'il présente toujours l'idéal de la *ratio* européenne comme entéléchie universelle de l'humanité. Or, il faut dépasser ce cadre. « Il s'agirait à présent de fonder un esprit, une conception de l'homme qui permette à l'originalité, à la valeur intrinsèque, à l'autonomie des traditions oubliées, réactivées désormais par la généralisation d'une Europe ébranlée dans sa suprématie, de se faire valoir »<sup>6</sup>.

Dans une analyse critique extrêmement perspicace des événements qui ont fait l'Europe, publiée en introduction à *Platon et l'Europe*<sup>7</sup>, Patočka a montré que l'esprit européen fut caractérisé par sa capacité à gérer l'existence, à s'adapter à l'environnement, à démontrer son sens de la mesure et sa puissance, donnant naissance à une société démocratique dans laquelle tous doivent trouver leur place. Mais ce même esprit fut marqué aussi par sa tendance vers une vie différente, plus élevée, mue par une intention et une tradition métaphysiques. Comment cette structure qui a réussi à hisser l'humanité à un niveau tout à fait inédit non seulement de conscience réfléchie mais aussi de force et de puissance, au point de vouloir s'identifier à l'humanité dans son ensemble, comment ce phénomène historique a-t-il pu trouver sa limite, entrer en crise et, comme volonté de puissance, se voir liquider, entre 1914 et 1944, en une trentaine d'années ? Deux guerres mondiales provoquées par elle ont fait que jamais plus l'Europe ne redeviendra ce qu'elle avait cru être ou ce qu'elle avait été.

Comment donc expliquer un tel déclin et quelles sont les ressources de l'esprit qui s'offrent pour le surmonter ? Quel est l'avenir pour l'Europe de demain ? Tout d'abord les deux facteurs principaux et contradictoires du déclin ne sont pas difficiles à discerner. Ils tiennent à la fois à l'excès de puissance dont l'Europe disposait, et dont elle a cru pouvoir faire usage, et à la désunion économique, politique et spirituelle à laquelle elle avait consenti. Alors les forces immenses de sa puissance ont pu être investies dans des entreprises de destruction. Ce n'est pas venu de l'extérieur. Ce fut l'effet d'un *destin*, nous dit Patočka, reprenant, mais en un sens tout différent, un terme de Heidegger. Il faut s'interroger sur cette position

5. J. Patočka, « Réflexions sur l'Europe » dans *Liberté et sacrifice. Écrits politiques*, traduction par Erika Abrams, collection « Krisis », Grenoble, éd. Jérôme Millon, 1992, pp. 210-211.

6. *Ibid.*, p. 212.

7. J. Patočka, *Platon et l'Europe*, traduction par Erika Abrams, Lagrasse-Paris, éd. Verdier, 1983, pp. 9-21.

destinale de l'Occident par rapport à l'ensemble du monde. Elle a eu trois composantes principales : la science et la technique, utilisées en tant que source de domination, l'émergence de l'État souverain, exerçant son emprise sur tous les rouages de la société et jusque sur les fins essentielles de l'existence humaine, et la multiplicité des tendances et des idées, apparaissant crûment au <sup>xx</sup>e siècle dans la division des Églises et dans les conflits idéologiques inexpiables entre les États sombrant dans les guerres. Cette désunion a manifesté l'absence d'une autorité supérieure unificatrice, organisatrice, en contraste avec l'idée de l'Europe du Moyen Âge.

Toutefois ces trois facteurs ne doivent pas être interprétés seulement dans le sens de leurs effets négatifs. Ils ont aussi, souligne Patočka, un sens positif. La technique, l'État, l'idée d'un royaume terrestre qui serait la projection immédiate du royaume de Dieu et apporterait la perspective de voir celui-ci se réaliser un jour en ce monde, tout cela est notre ressource commune et la question est maintenant de savoir où tout cela prenait sa source. Quel est notre héritage ? Quelle est notre mission ? « Y a-t-il dans ce qu'on pourrait appeler l'héritage européen quelque chose qui serait susceptible de trouver créance parmi nous aussi, susceptible d'agir pour nous aussi, d'agir sur nous de manière à nous faire concevoir de nouvelles espérances, de manière à nous permettre de ne pas désespérer de l'avenir, sans que pour autant nous nous abandonnions à des rêves illusoire ni sous-estimions la dureté et la gravité de la situation qui est la nôtre ? »<sup>8</sup>.

L'idée que le monde pourrait être entraîné vers le déclin est une expérience universelle qu'hier encore l'homme européen, convaincu du progrès humain depuis le <sup>xix</sup>e siècle, ne partageait pas. Aujourd'hui, on pourrait penser que la situation est devenue plus complexe. La philosophie grecque, déjà, avait affronté, l'idée du déclin. En disant que l'être, l'*éôn* ne vieillit pas, qu'il est *agèrôn*, Parménide avait réagi à l'expérience du monde comme déclin, ajoutant que l'être est à la fois inengendré et impérissable, qu'il ne peut ni naître, ni mourir, car il est « éternel ». Cette découverte antique d'une éternité est devenue insolite et anachronique par rapport à la science moderne de la nature. Cette résistance grecque contre le déclin était comme une lutte perdue d'avance, mais qui témoignait d'un sens aigu de l'homme, qui pose la question de l'être. Les Grecs avaient défini la liberté comme une veille, une vigilance sur l'être, un nécessaire « soin de l'âme ».

Nous avons, après vingt siècles d'ère chrétienne, d'autres clefs et d'autres références sur la question du déclin, aussi Patočka reprend-il en termes neufs, la réflexion sur le « soin de l'âme ». Pourquoi l'âme et pourquoi l'éternité de l'âme ? Parce que « matérialistes » et « idéalistes » peuvent partager le soin de l'âme. Aussi bien les tenants de l'âme immortelle que ceux d'une âme mortelle et corruptible, tous les hommes ont le souci de l'âme. En effet, « l'âme est ce qui possède une appréhension sur la totalité du monde et de la vie, ce qui est capable de prendre en vue cette totalité, ce qui vit à partir de cette vision... L'éternité de l'âme consiste en ce rapport explicite à quelque chose qui est incontestablement immortel, qui est incontestablement éternel, qui ne passe pas, hors quoi il n'y a rien... »<sup>9</sup>.

8. *Ibid.*, pp. 19-20.

9. *Ibid.*, p. 20.

Comme l'a bien montré Anne-Marie Roviello, professeur à l'Université de Bruxelles, qui a aussi ajouté une excellente « Postface » aux Écrits politiques réunis par Erika Abrams sous le titre *Liberté et sacrifice*, le thème du « souci de l'âme » est celui qui permet à Patočka de réactiver à notre époque la motivation fondamentale pour la philosophie<sup>10</sup>. A contre-courant des discours sur la « fin de la métaphysique », le thème patočkien du « soin de l'âme »<sup>11</sup> doit nous aider à nous réorienter dans la situation du monde actuel, situation dans laquelle l'humanité souffre de ne plus savoir ce qu'elle veut. Le « soin de l'âme » est la réponse de Patočka au nihilisme qui a envahi l'Europe du xx<sup>e</sup> siècle. « La crise que traverse l'Europe contemporaine, écrit Anne-Marie Roviello, est avant tout, selon Patočka, une crise spirituelle : l'Europe, dont le principe — unique par son caractère universel et susceptible par là d'être repris par d'autres peuples — était précisément le souci de l'âme, a perdu ce fondement spirituel, ou plutôt elle s'est retournée contre lui. Mais Patočka voit dans cette révolte contre le spirituel un mouvement qui procède encore du rapport au spirituel. L'Europe doit donc et peut trouver en elle-même, dans sa tradition la plus authentique, dans ce qui est son principe propre, sous la figure pervertie de celui-ci, le remède à la crise »<sup>12</sup>.

Lorsque l'homme se prend pour seule mesure de tout, capable de tout déterminer, il perd le sens de la vérité comme manifestation, comme une révélation qu'il doit accueillir et dont il doit répondre. C'est là la cause du titanisme de l'homme moderne, qui n'est pas autre chose que le revers, le refus de « l'être à découvert » fondamental de l'homme. Car c'est le rêve de l'homme de vouloir reposer sur soi, se définir par soi seul, au lieu d'être pris, comme par devers soi, par ce mouvement d'inquiétude que lui révèle la présence de l'autre différent et qui atteste son inachèvement. L'homme cède alors aux diverses tentations totalitaires, faisant appel à la *ratio*, pourtant légitime quête de clarté, jusqu'à la démesure, une *ratio* qui se pervertit en idéologie, figure moderne de « l'exténuation généralisée du mystère du monde ». Le thème central de la philosophie de Patočka devient alors l'oubli du sens comme transcendance, oubli qui n'est pas simple ignorance naturelle mais *esquive* historique, dénégation, désaveu par l'homme de son être propre et de sa liberté. L'humanisme de l'homme moderne, écrit Patočka, dénote quelque part qu'il mène une vie dans le mensonge. Comprendre l'histoire, c'est s'interroger sur le rapport de l'homme à la vérité et c'est par conséquent s'interroger sur la genèse du mensonge. Patočka appelle « surcivilisation » cet effort surhumain et ambigu par lequel l'homme contemporain prétend à tout instant forcer le sens.

10. Cf. Anne-Marie Roviello, « Jan Patočka et le souci de l'âme » dans *Études*, avril 1992, pp. 507-516.

11. Cf. le beau fascicule collectif des *Cahiers de philosophie* n° 11/12 intitulé *Jan Patočka. Le soin de l'âme*, hiver 1990-1991, 272 pages, qui contient en ouverture la traduction par Erika Abrams de la deuxième version de la conférence donnée par Patočka à Varna, au Congrès mondial de philosophie, en septembre 1973, intitulée « Les périls de l'orientation de la science vers la technique selon Husserl et l'essence de la technique en tant que péril selon Heidegger », pp. 12-39.

12. A.-M. Roviello, *art. cité*, p. 508.

La question de l'avenir de l'Europe et du monde est ainsi essentiellement liée à celle de la vérité. L'idéologie n'était pas qu'un épiphénomène passager. Elle tient au fait que la vérité est avant tout une manière d'exister, une disposition de la personne totale. L'homme, où qu'il soit, quoi qu'il fasse, est toujours déjà engagé dans la question de la vérité ; il se vise lui-même en elle jusque dans ses figures les plus perverses, telle l'idéologie, et l'idéologie imprègne alors tous les secteurs de la vie, scientifique, économique, politique, religieux. L'idéologie n'est pas une simple errance d'un système politique, elle est la figure politique et morale du désaveu de la liberté humaine, elle est le renversement de la vie dans l'idée comme destination fondamentale de l'homme en son mode d'être le plus inauthentique »<sup>13</sup>, retournant une destinée ouverte vers la transcendance en histoire destinale. Ceux qui ont le courage de la vérité sont alors les personnalités éthico-politiques, qui engagent leur personne dans une lutte, qui doit aller parfois jusqu'au sacrifice. Patočka donne ainsi une version moderne à la donnée ancienne du martyr. Il conduit la réflexion amorcée par Heidegger sur la technique et sur le courage de la pensée bien au-delà de ce que ce dernier a esquissé, donnant une force d'exigence concrète là où Heidegger ne posait qu'un rapport désincarné à l'idée. Le souci de la vérité prend alors la forme du commandement : « L'homme ici devient celui qui est envoyé dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, pour l'attester par chacun de ses actes et tout son comportement, pour aider à venir à soi tout ce qui est de la même manière que lui, pour laisser être les hommes ce qu'ils sont, dans la clarté et la vérité, pour s'offrir aux choses et aux êtres comme un sol où ils pourront se déployer, et non pas pour les exploiter brutalement au profit de ses intérêts arbitraires »<sup>14</sup>.

13. A.-M. Roviello, Postface à *Liberté et Sacrifice*, p. 373.

14. J. Patočka, « Les fondements spirituels de la vie contemporaine », texte paru dans *Études phénoménologiques*, Bruxelles, éd. Ousia, 1 (1985), pp. 65-94 et repris dans *Liberté et sacrifice*, op. cit., pp. 215-241. Ici, p. 235.